

A woman with dark hair, wearing a red knitted jacket, is shown in profile, looking towards the right. The background is dark with several out-of-focus, warm-toned bokeh lights, suggesting an outdoor night setting.

ELINA
DUMONT

Longtemps,
j'ai habité dehors

TÉMOIGNAGE

De la DASS à la rue,
de la rue à la vie

Flammarion

Extrait de la publication

ELINA
DUMONT

Longtemps, j'ai habité dehors

À deux ans, Elina est placée dans une famille d'accueil. Elle grandit à la campagne, dans un univers hostile. C'est dans ce «trou paumé», au milieu des prés et des forêts, que sa descente aux enfers commence. À dix-sept ans, elle décide de fuir ce monde et ses maudits souvenirs. Elle se retrouve à Paris, sans rien.

Enfant de l'abandon, adolescente fugueuse, elle devient alors femme de la rue. Cris, coups, violence, alcool, drogue... Elle y connaît toutes les galères. Mais elle se bat pour survivre. De cette expérience douloureuse, elle a puisé une volonté de vivre et une envie d'avancer. Aujourd'hui, elle a mis de côté ses angoisses et son passé et elle est devenue comédienne. *Longtemps, j'ai habité dehors*, est son histoire, celle d'une femme et de sa lutte pour sortir de la rue.

En collaboration avec Didier Arnaud, journaliste à *Libération*.

Flammarion

Extrait de la publication

Longtemps j'ai habité dehors

Elina Dumont

Longtemps j'ai habité dehors

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-9697-8

AVANT-PROPOS

Je m'appelle Elina Dumont, je suis une enfant de l'abandon. J'essaie d'oublier en me moquant du monde. À deux ans, j'ai été placée par la DDASS dans une famille d'accueil. Ma mère était un danger pour ses enfants. Elle buvait, passait beaucoup de temps en hôpital psychiatrique.

Enfant, c'est une femme de la campagne du Perche, qui m'a élevée, au milieu des vaches, des prés et des forêts. Un trou paumé où se cache la poésie, bien au fond du bocage. J'y ai appris la vie, et une rigueur morale. Et puis, dans le village, des gens se sont amusés, ont abusé de mon corps, l'école n'a pas voulu de moi, alors j'ai fait le mur et j'ai fui, direction Paris. Ma « Maman » d'accueil m'avait prévenu : « On n'a rien sans travail, te fie pas au premier venu. Soigne ta présentation ! »

J'ai fait comme elle avait dit, mais ça n'a pas suffi. J'ai erré de foyers en squats, chez des connaissances qui sont devenues des amis. J'étais naïve, j'ai fait confiance. J'ai

LONGTEMPS J'AI HABITÉ DEHORS

accepté toutes les propositions. Mais tous ont fini par m'abandonner, et je me suis retrouvée dehors. Sans limites.

J'ai appris à survivre, j'ai appris les règles de la rue, celles que l'on se fabrique pour continuer à avancer. Souvent, c'est « pas de quartier ». Dehors, il n'y a que trois verbes à l'usage : manger, se réchauffer, dormir. Et, avec un coup de pouce du destin, trouver quelqu'un pour avoir un travail.

*

Aujourd'hui, je me suis reconstruite. J'ai rencontré des gens qui ont cru en moi, j'ai gagné en confiance, suivi une thérapie. Je suis devenue comédienne, et je raconte sur scène de petits bouts de vie. Mon point de vue sur la rue.

Moi j'essaie d'oublier tout ça, mais je ne pourrais jamais effacer d'où je viens. La rue, dehors, c'est l'inconnu, chaque jour, un autre à survivre, des jours mis bout à bout, où l'on s'épuise et risque tout. Un univers violent où les gens ne font pas de vieux os.

Je suis encore vivante, et je m'étonne de tout. Je marche toujours autant. Voilà, j'avance, encore, c'est ça qui m'aide.

PARTIE I
DANS LA RUE

MARCHER

Souvent, je marche seule. Pour avancer, je vais vite. Je ne regarde ni à droite, ni à gauche. Les yeux fixés sur mes pieds, tête baissée, rentrée dans les épaules, j'évite les regards. Les gens me font peur. Je n'ai rien à leur dire. Ils sont nombreux, ils sont une foule, je m'en protège.

Sur moi, j'ai plusieurs couches. J'ai toujours pensé qu'empiler les vêtements me tiendrait à l'abri des rigueurs, bien cachée des regards. Je me sens en sécurité. Je remonte la fermeture éclair jusqu'en haut, relève le col de mon anorak, tire mes chaussettes sur mes mollets, et je serre mes lacets. Il n'est pas un pli de ma peau qui ne soit à l'air libre. Je me suis construit ces barrières de textile pour que personne ne m'importune.

Dehors, je suis comme un animal traqué, effrayé. Lorsque quelqu'un essaie de m'aborder, je sursaute. Parfois, mon bras part tout seul, en geste de défense, pour écarter l'intrus.

DANS LA RUE

Je me débats pour que personne n'entre dans mon espace vital. J'ai besoin d'air, d'espace. Peur qu'on me colle. Je ne supporte pas que l'on me touche.

*

Il est des jours où entrer dans le métro m'est une tâche impossible. Je sens la panique arriver, mon cœur se met à battre à toute allure, il y a des gens partout autour qui se tiennent aux poignées, réagissent aux secousses, se collent et puis se frottent, me poussent contre les portes, la tête sur la vitre, et j'aperçois dehors, les rails qui défilent, et le mur sombre d'un infini tunnel.

Des perles de sueur me glissent sur le front, j'ai l'impression que je rougis, que je perds l'équilibre, que quelque chose m'opprime, là, au-dessus des poumons. Tout le monde m'observe, je le crois, en tout cas, il me faut sortir vite, partir, fuir, m'évader, quitter la rame à la station suivante et retrouver l'air libre. Mes couches superposées ne me servent plus. Rien ne me protège. Je suis à la merci de la panique. D'ailleurs j'ai toujours du Lexomil sur moi, au cas où.

Alors, je sors et ça va mieux. À la lumière du jour, je retrouve une respiration calme, un semblant de bien-être, comme si je trouvais l'air après avoir plongé et failli me noyer. Dehors, je connais bien : les noms des rues, les passages, les squares et les jardins.

MARCHER

Je suis une Parisienne d'adoption, j'ai mes arrondissements de prédilection. 14, 18 et 11. Comme un tiercé dans le désordre. Dans certaines de ces rues, j'ai habité chez des gens qui ont bien voulu m'héberger. Quand j'y passe, je lève la tête pour essayer d'apercevoir ce qu'est devenu l'endroit où j'ai vécu. Y a-t-il de nouveaux occupants ? J'ai habité ces lieux par épisodes, entre deux foyers d'urgence, je suis entrée dans ces familles par effraction.

De tous ces endroits où j'ai posé mon sac, il a fallu que je m'en aille. Ce n'était pas chez moi, c'était bien chez les autres, mais je n'y étais pas trop mal. Je me suis attachée à des murs, des bruits et des odeurs, je me suis éprise des gens, mais j'hésite à trancher sur les raisons de mes départs. Est-ce eux ou moi ? M'ont-ils foutu dehors parce qu'ils n'en pouvaient plus ? Suis-je partie de mon plein gré ? Ces lieux m'ont aspirée puis rejetée, et à chaque fois, il m'a fallu prendre la tangente, tenter ma chance ailleurs. Recommencer, comme si j'étais une inlassable, à revivre autre part.

Je marche vite, la tête baissée, perdue dans mes pensées. Je recolle mes bouts d'existence et je leur donne une forme digne, je les colore d'espérance, je les habille de rires, je transforme en galéjades les pires moments d'ignominie.

Comble de l'ironie, je m'étonne agréablement lorsque les gens se marrent de mes aventures sordides, et je commence à peine à percevoir que c'est ma chance de

DANS LA RUE

fabriquer du rire avec des histoires qui parfois m'ont donné la nausée, où j'ai de peu manqué mourir.

*

Longtemps, j'ai habité dehors. Souvent, je me suis retrouvée dans la rue. Il faudra que je pense à profiter lorsque je marche, jouir du soleil, du ciel et puis du temps qui passe.

Il me faudra relever un jour la tête et avancer lentement. Il me faudra un jour songer à être heureuse, tout simplement.

LA PREMIÈRE FOIS

Je suis en banlieue parisienne, dehors et c'est ma première fois. J'ai 17 ans. Je tourne en rond dans la rue, perdue, je lève la tête aux fenêtres éclairées, je les vois qui s'éteignent une à une. Je repère une cabine, j'appelle les gens que je connais mais ça sonne dans le vide. Je compose des numéros de mon carnet mais ce soir, tout le monde a déserté. Je me recroqueville dans la cabine.

Où dormir ? Ce n'est pas possible, j'ai le ventre serré, on est au printemps et il fait un peu doux, mais avec la nuit qui s'avance, j'ai l'impression que tout refroidit. Les gens qui circulent se font silhouettes, je les envie, elles ne savent pas la chance qu'elles ont de rentrer quelque part.

Dans quelques minutes, dans une heure, elles vont s'allonger dans un bon lit douillet, geste simple dont elles ne mesurent pas le bonheur. Et moi, dans ma cabine, je les regarde faire, et penser à elles me réchauffe le cœur. Je me raccroche à l'idée de prendre le premier train du matin pour Paris, un tortillard qui me permettra

de sortir d'ici. À la capitale, je connais des gens qui pourront m'héberger. Mais pour le moment, je ne pense qu'à une chose, me mettre à l'abri pour la nuit.

Là-bas, au bout de cette rue de banlieue où ne passent que rarement les voitures, j'aperçois un immeuble sans aucune lumière. La banlieue, le soir, quel vide ! Le désert, à côté, est plein de gens qui marchent.

Je presse le pas, un autre bâtiment. Ce n'est pas le premier que j'essaie, et ceux d'avant étaient munis de codes. Quelle sottise, ces codes, quelle ineptie, à cause d'eux pas de solution de repli. Je m'approche d'une porte, il n'y a qu'un petit interrupteur. J'appuie. Génial, un dé clic. Je n'allume pas la minuterie, je me dirige droit sur l'ascenseur. Aucun bruit dans le hall. Je fonce. Il y a huit étages, j'appuie sur le dernier. Les portes coulisent. Ça monte. Je me sens un peu mieux, l'impression de toucher au but. Peut-être ne serai-je pas obligée de rester dehors.

Huitième. La porte s'ouvre. Odeurs de cuisine froide, la friture aussi dort. Par terre, il y a un lino gris, des paillasons devant chaque porte, et un sur lequel figurent deux pieds qui disent « nettoyez vos chaussures ». La minuterie dure moins d'une minute. Je m'éloigne le plus possible de l'ascenseur. Au bout de ce couloir il y a une porte et pas de rai de lumière qui en sort. Je m'assois là, j'écoute, je pose mon petit sac, remonte la fermeture éclair de mon anorak bleu. Je me recroqueville.

LA PREMIÈRE FOIS

La tête sur mes genoux, ainsi blottie, serrée en boule, j'ai peur. Il me faut dormir et je suis épuisée. Je me sens seule comme jamais je n'ai été.

Je ne pense qu'à demain. Pourvu que personne ne sorte de chez lui, n'ait l'idée de promener son chien, ne souffre d'insomnie, ou rentre tard d'une soirée arrosée. J'entends le bruit sourd de la machinerie, l'ascenseur redescend, remonte. S'arrête à l'étage du dessous. Je respire. Je crois bien que je m'assoupis.

Je ferme les yeux et je pense à un lit, un endroit au chaud, une couverture à même le sol un oreiller et des draps blancs. Je suis perdue dans les limbes, chaque entrée dans le sommeil m'envoie une secousse, je me frotte les yeux. J'ai la bouche pâteuse, soif, et seulement une petite bouteille d'eau quasi-vide. Je dévisse le bouchon, bois lentement, en renverse un peu sur moi. J'ai envie de pisser. Je me sens mal.

Ce n'est pas drôle, une fille, la nuit, assise sur un paillason sale. Je rêve de la campagne, des vaches avec qui j'ai grandi. Je rêve de la chambre où je m'endormais tranquillement. Je rêve d'un autre monde où j'aurais un appartement.

Il est quatre heures. Mon train part bientôt. Il ne faut pas le rater. Je me lève, me tire de ma position assise et me racle la gorge. Pas question de croiser quelqu'un dans l'immeuble. Mon seul objectif, c'est de gagner Paris.

COMMENT DEVIENT-ON SANS-ABRI ?

C'est une question idiote, brutale, sans vraie réponse. Elle ne rime à rien. Et pourtant on la pose à tout va. Tout le monde demande, s'interroge, écrit, glose, donne son explication, son idée sur la chose. Accidents de parcours, statistiques en étendard, invariants du hasard.

Un photographe avait essayé de proposer à des journaux les premiers jours à la rue de gens comme vous et moi. Il n'avait pas trouvé preneur : un premier jour, n'importe qui pourrait y être confronté. Les gens à la rue ressemblent à ceux qui n'y sont pas. C'est comme ça et il faudra s'y faire.

Mais malgré tout, en grattant bien, on peut trouver des bases. Maltraitance : la valse des torgnoles, violences, cris et coups. L'alcool : je bois, je chante, tu trinques à la santé de ta progéniture. La drogue : tu roules, je fume, on se pique, il sniffe et nous planons, gare à l'atterrissage, misère, il n'y a plus de thunes, la caisse est encore vide, au secours nous coulons. Même plus d'allocations, chômage, il n'y a plus de travail.

DANS LA RUE

Y en a-t-il jamais eu ? Je me lève à midi. À quoi sert de commencer la journée plus tôt ? Il n'y a rien à faire, la fatalité, spirale, les parents y étaient, et avant eux, aïe, mes aïeux. Comment rompre le sort et rejeter au loin ce qui guette nos prochains ? Voici la cohorte dressée. Reste à trouver l'usage. Chaque profil est unique, il n'y a pas de recettes, ni, d'ailleurs, de manières.

C'est un état qui s'avance sans prévenir, exempt de toute délicatesse. Il vous tombe dessus sans crier gare. Pour moi, la fille de l'assistance publique, élevée dans une famille d'accueil au grand air de la campagne, c'était quasiment tout écrit. Il me fallait quitter le trou perdu où je m'ennuyais ferme, monter à la capitale, attirée par les lumières, pour me trouver comme ça d'un coup, un soir, dans une impasse.

Il a suffi d'un soir où les numéros de téléphone se mettent à sonner dans le vide, où les portes se ferment. Il a suffi d'une nuit pour que d'autres nuits viennent. Et l'une a chassé l'autre, et puis est venue la troisième. On s'habitue un peu, on n'y peut rien, au jour le jour, à l'heure l'heure, et on attend, et on s'habitue à attendre, à aller de guichet en guichet, on apprend à patienter, à user des ruses destinées à prolonger l'attente, une nuit en meublé. Et une autre à squatter.

Alors, on fait cette découverte. Vous n'êtes pas seul(e) dans ce cas, regardez à côté, demandez-lui donc. D'accord cela ne vous sera pas d'un grand réconfort,

TABLE

Avant-propos	7
--------------------	---

PARTIE I DANS LA RUE

1. Marcher	11
2. La première fois	15
3. Comment devient-on sans-abri ?	19
4. L'argot	23
5. Ma violence	27
6. Les blazes	31
7. Dérangement	37
8. L'attente	41
9. La pluie	45
10. La manche	49
11. Pisser	57
12. L'alcool	61
13. Matricule	67
14. Les dents	71
15. L'hôpital	77

PARTIE II FAMILLE D'ACCUEIL

1. L'habit gris	83
2. « Maman »	89
3. Ma « vraie » mère	93
4. Une violence ordinaire	97
5. Robert	101
6. Les abus sexuels	107
7. Le curé	113
8. Ma grand-mère	117
9. Pédale, le nez au vent	121

LONGTEMPS J'AI HABITÉ DEHORS

10. La mort de ma mère	127
11. L'école	131
12. Christian	135
13. Manger	139
14. Se laver	145
15. Mon père	149

PARTIE III

BONNES ET MAUVAISES FORTUNES

1. Monsieur Maurice	153
2. Monsieur Jacky	157
3. Les Bas-fonds	161
4. Marie-Claire	165
5. La coke	171
6. Les Assistantes Sociales	175
7. Marie	181
8. Marie (suite)	187

PARTIE IV

LE BOUT DU TUNNEL ?

1. Dépression	195
2. Sainte-Anne	199
3. Thérapie	207
4. Le théâtre	215
5. Un art bourgeois	219
6. La porte-parole	223
7. Les journalistes	227
8. L'argent	233
9. L'appartement	239
10. L'intelligence	243
11. Ça y est	247

N° d'édition : L.01ELKN000437.N001

Dépôt légal : janvier 2013